



Ce document a été mis en ligne sur le site de l'Équipe de Recherche Interdisciplinaire Elsa Triolet / Aragon (ÉRITA), <http://louisaragon-elsatriolet.fr>

Mise en ligne effectuée par Erwan Caulet le 4 septembre 2024

Pour citer ce document : Thomas Stauder, « Notes de lecture : *Elsa Triolet, naissance d'une écrivaine*, par Marianne Delranc Gaudric » dans *Elsa Triolet, une écriture plurielle*, sous la dir. de Marianne Delranc Gaudric et Geneviève Chovrelat-Péchoux, dossier mis en ligne sur le site de l'Équipe de recherche interdisciplinaire Elsa Triolet / Aragon (ÉRITA), <https://louisaragon-elsatriolet.fr/2024/09/04/note-de-lecture/>, le 4 septembre 2024.



Notes de lecture :
Elsa Triolet, naissance d'une écrivaine,
par Marianne Delranc Gaudric

Thomas STAUDER
Universität Augsburg

Ce beau livre, d'un grand intérêt tant pour les spécialistes que pour un lectorat plus large, est paru en octobre 2020 chez L'Harmattan à Paris ; il est basé sur la thèse de doctorat de son auteure, dirigée par Léon Robel et publiée en 1991 : *D'Эльза Триоле à Elsa Triolet : les quatre premiers romans d'Elsa Triolet et le passage du russe au français*. Comme ce précédent ouvrage, le présent livre révèle les résultats d'études approfondies d'archives et de l'analyse des entrées du journal et des notes rédigées par Elsa Triolet – à l'époque, le plus souvent en russe – entre 1912 et 1939, parmi lesquelles on trouve des éléments d'un stade préliminaire de ses premières œuvres littéraires.

D'un point de vue méthodologique, l'étude de Marianne Delranc Gaudric privilégie donc une approche de génétique textuelle¹ ; elle parvient de manière très convaincante à mettre en évidence les liens complexes entre ces notes et l'œuvre d'Elsa Triolet avant la Seconde Guerre mondiale, qui comprend trois ouvrages écrits en russe (et traduits seulement plus tard en français) – à savoir *À Tahiti* (1925), *Fraise-des-bois* (1926) et *Camouflage* (1929) – ainsi que son premier roman écrit en français, *Bonsoir, Thérèse*, paru en 1938.

Parce que de nombreux éléments autobiographiques contenus dans les notes privées de Triolet ont été intégrés dans son œuvre littéraire, de sorte que l'on peut parler d'autofiction (partielle)², Delranc Gaudric défend à juste titre la prise en compte de la biographie dans l'interprétation des romans (ce qui a longtemps été rejeté par une critique littéraire trop formaliste) : « Si l'œuvre d'un écrivain ne peut être "expliquée" par sa vie, il n'en reste pas moins que celle-ci peut éclairer tel ou tel de ses aspects. » (p. 21)³ Entre les éléments de la biographie de Triolet abordés dans ce livre, son

¹ Une approche de génétique textuelle à partir de documents d'archives a également été suivie par Susanne Ditschler dans sa thèse de doctorat réalisée en Allemagne à l'université de Fribourg-en-Brigau, dans laquelle elle a analysé de manière très détaillée le dernier roman de l'auteure : *Einschreibungen und Um-Schreibungen des Ich: Elsa Triolet und ihr Roman « Le Rossignol se tait à l'aube »* (Würzburg, Königshausen & Neumann, 2004).

² Comme on le sait, le terme « autofiction » remonte à l'écrivain Serge Doubrovsky qui, lors de la publication de son roman *Fils* en 1977, entendait par là une « fiction, d'événements et de faits strictement réels » (cité selon Philippe Vilain, *L'autofiction en théorie*, Chatou, les Éditions de la Transparence, 2009, p. 9). De nos jours, la définition suivante s'est imposée comme la signification généralement acceptée du terme « autofiction » : « récit mêlant la fiction et la réalité autobiographique » (Vilain, op. cit., p. 10).

³ Les indications de pages dans le texte principal de ce compte-rendu se réfèrent toujours au livre *Elsa Triolet, naissance d'une écrivaine*.



origine et son identité juives sont parmi les plus intéressants⁴, car le statut particulier et l'oppression des citoyens juifs dans la Russie tsariste expliquent l'intérêt de Triolet pour les personnages marginaux de la société, ainsi que le fait que beaucoup de ses protagonistes se sentent étrangers parmi les hommes (ce qui n'est donc pas uniquement lié à l'expérience d'exil de Triolet).

Ella Kagan (c'est ainsi qu'Elsa Triolet s'appelait dans sa jeunesse, avant son mariage – très vite brisé – avec l'officier français André Triolet) était issue d'une famille juive bourgeoise de Moscou ; son père Uri (ou Youri) ne pouvait cependant exercer sa profession d'avocat que de manière limitée en raison de sa judéité (c'est-à-dire qu'il ne pouvait pas participer personnellement aux audiences des tribunaux, mais devait laisser ses assistants le faire). Ella⁵ était donc bien au courant de la discrimination quotidienne des Juifs ; Delranc Gaudric (p. 24-25) cite en outre le cas du Juif de Kiev Mendel Beilis, accusé à tort du meurtre rituel d'un garçon de 12 ans (une accusation typique de nombreux pogroms), ce qui fit grand bruit à l'époque et à propos duquel Ella nota dans son journal le 28 octobre 1913 :

Beilis a été acquitté. Pour l'instant, j'ai la joie au cœur. Tout le reste me paraît insignifiant. L'injustice aurait été terrible, indescriptible, et comme je plains follement Beilis ! [...] Beilis m'a bouleversée. Aujourd'hui, avant le verdict, je m'étais sentie en proie à une véritable panique⁶.

Les parents d'Ella n'étaient cependant pas sionistes, mais aspiraient à l'assimilation dans la société russe malgré leur identité juive. Delranc Gaudric cite le témoignage suivant d'Emmanuel Lévinas, qui avait reçu le même genre d'éducation qu'Ella et sa sœur : « La génération de mes parents, tout en ayant reçu cette culture et tout en continuant à initier la jeunesse à l'hébreu, voyait l'avenir des jeunes dans la langue et la culture russe. » (p. 29)

Ella avait de toute évidence une relation ambivalente – pour ne pas dire contradictoire – avec sa judéité ; Marianne Delranc Gaudric cite à ce sujet les passages les plus importants de son journal⁷. Il y a tout d'abord le sentiment de marginalité éprouvé lors d'un bal masqué organisé par une camarade de classe ; le 21 février 1913, Ella, alors âgée de 16 ans, nota : « J'étais, là-bas, la seule juive. » On peut déduire de son jugement sur un jeune homme lors de cette fête qu'elle associait des

⁴ Huguette Bouchardeau n'en parle que brièvement dans sa monographie biographique *Elsa Triolet* (Paris, Flammarion, 2000), dans les deux pages de la section « Être juive » (p. 31-32). Lachlan Mackinnon avait également traité ce sujet de manière très succincte dans *The Lives of Elsa Triolet* (Londres, Chatto & Windus, 1992, p. 4-5). Sur l'histoire et la culture juives en général (y compris les conditions de vie des Juifs en Russie avant la Révolution d'Octobre), voir les recherches de Sander L. Gilman ; une sélection de ses essais (traduits de l'anglais par Thomas Stauder) est parue récemment en Allemagne : *Gebannt in diesem magischen Judenkreis. Essays* (Göttingen, Wallstein, 2022).

⁵ Seul le prénom (sous sa forme russe) est utilisé ici, car il est question de la jeunesse de la romancière à Moscou ; plus tard – après son mariage et une fois qu'elle est devenue écrivaine – elle sera toujours appelée Elsa Triolet dans cet article.

⁶ Elsa Triolet, *Écrits intimes, 1912-1939*, édition établie par Marie-Thérèse Eychart, Paris, Stock, 1998, p. 114.

⁷ Il faut mentionner (et saluer) le fait que Delranc Gaudric a elle-même traduit ces passages du russe.



qualités tout à fait positives au judaïsme : « Il est adulte et ressemble à notre jeunesse juive : une sensibilité plus raffinée. » D'autre part, le 4 novembre de la même année, Ella remarqua à propos d'un autre homme : « Il m'est indifférent et sa tête est antipathique. Il a, comme R., un type juif fortement prononcé et cela m'est désagréable⁸. »

Lors de ses fréquents changements de lieu à partir de 1918 – Londres, Paris, Tahiti, Londres, Berlin, Moscou, Berlin, puis à nouveau Paris – elle a donc dû se sentir non seulement comme une exilée confrontée à des pays et des langues étrangers (ce qui a été quelque peu facilité par son éducation polyglotte), mais aussi comme une « juive errante », son sentiment de déracinement et l'impression de n'appartenir vraiment à aucun pays ayant apparemment été renforcés par ses origines juives.

C'est dans ce contexte que l'on pourrait lire certains passages des romans d'Elsa Triolet, comme au début de *Bonsoir, Thérèse*, où la narratrice, échouée en France, dit d'elle-même : « Je suis tombée dans ce paysage comme un cheveu sur la soupe. » Quelques pages plus loin, la protagoniste évoque « le mal du pays » et « la solitude étrangère⁹ ». Ce sentiment s'exprime encore très clairement et à plusieurs endroits en 1956 dans *Le Rendez-vous des étrangers*¹⁰, par exemple ici (en faisant référence à un quartier de Paris où Elsa Triolet a elle-même longtemps vécu) :

Du temps où je rencontrais Olga à Montparnasse, avant guerre, elle appartenait au milieu des sans-milieu. [...] Pour appartenir aux sans-milieu, il fallait être bien seul, vivre en marge de la société, n'avoir personne pour authentifier votre nom, votre situation... À Montparnasse, la marge était la place normale pour chacun. [...] Les gens de Montparnasse formaient une sorte de Légion Étrangère qui n'avait aucun crime sur la conscience, autre que celui de se trouver loin de son pays, de son milieu, ou en rupture avec ce milieu¹¹...

Dans *Le Rendez-vous des étrangers*, la difficulté spécifique des Juifs à trouver une place dans la société est illustrée avant tout par le personnage de Sacha Rosenzweig, originaire de Russie, qui ne parvient ni à s'intégrer en France ni à s'identifier à ses origines juives :

« Dans ces conditions, [...] il ne pouvait appartenir à aucun clan, à aucun parti. Il appartenait, d'office, aux renégats et aux traîtres, quand il était assoiffé... [...] Pourquoi fallait-il qu'il se dise juif quand il ne savait pas ce que c'était que les Juifs, qu'il n'en

⁸ Toutes les citations de ce paragraphe proviennent de : *Elsa Triolet, naissance d'une écrivaine*, p. 24.

⁹ Les trois citations se trouvent dans Elsa Triolet, *Bonsoir, Thérèse* (première édition 1938), Paris, Gallimard, 1998, p. 7, 11 et 12. Pour une interprétation plus détaillée de ce roman (mais avec une approche différente), cf. : Thomas Stauder, « L'identité féminine fragmentée et multiple dans *Bonsoir, Thérèse* ou Comment lire Elsa Triolet avec l'aide de Jacques Derrida, Elisabeth Lenk et Luce Irigaray », dans Thomas Stauder (éd.), *L'identité féminine dans l'œuvre d'Elsa Triolet*, Tübingen, Gunter Narr, 2010, p. 271-293. Cet article est également disponible en ligne, à l'adresse suivante : <https://opus.bibliothek.uni-augsburg.de/opus4/frontdoor/index/index/docId/75946>

¹⁰ Pour une interprétation de ce roman sous la perspective de la solitude, cf. Doris Rezvani Khorasani, *Elsa Triolet – das erzählerische Werk*, Münster, Nodus, 1995, surtout p. 96-106.

¹¹ Elsa Triolet, *Le rendez-vous des étrangers* (première édition 1956), Paris, Gallimard, 1997, p. 19-20.



connaissait que les quelques spécimens dans sa famille. Il n'en avait ni la culture, ni l'aspect physique¹².

L'importance de la culture russe pour l'œuvre littéraire d'Elsa Triolet est abordée par Delranc Gaudric en profondeur, notamment dans le chapitre I (« L'héritage des classiques ») et dans le chapitre III (« L'influence des avant-gardes ») de la deuxième partie.

En ce qui concerne Maxime Gorki, celui-ci encourage Elsa Triolet dans ses débuts d'écrivain (dans *À Tahiti*) et lui donne certains conseils : « tout le secret de l'art c'est de voir mieux et plus que les autres » (p. 121). Dans une lettre à Gorki datée du 2 juin 1923, Elsa Triolet dit vouloir écrire « dans le sens de la peur devant la vie », évoquant ainsi les problèmes de la société : « les injustices, la faim, les maladies » (p. 122). Elle partageait cette sensibilité politique avec Gorki, qui avait mis en mot en 1907 dans *La Mère* – un roman considéré comme le début du réalisme socialiste¹³ – la prise de conscience prolétarienne et la lutte de la classe ouvrière contre l'exploitation. De Léon Tolstoï, Elsa Triolet a repris, selon Delranc Gaudric, « certains procédés de l'écriture, par exemple celui qui consiste à montrer sans expliquer » et la « singularisation » ou « étrangéisation » typique de cet auteur (p. 126). Chez Dostoïevski, elle pouvait observer la « multiplicité des voix » (p. 127) caractéristique de ce dernier, si bien analysée par Mikhaïl Bakhtine. En ce qui concerne Tchekhov, Triolet a raconté en 1928 dans son journal et en 1954 dans *L'Histoire d'Anton Tchekhov* combien elle avait été enthousiasmée par ce dernier dans sa jeunesse : « À treize ans, je souhaitais ardemment un volume de Tchekhov, dont j'avais lu des contes. Pour mon anniversaire, on m'a fait cadeau de ses œuvres complètes, comblant tous mes vœux. [...] je lisais Tchekhov d'une façon continue, perpétuellement, pendant des années. » (p. 129) Delranc Gaudric explique que « comme chez Gorki, Elsa Triolet est sensible à l'humanisme de l'écrivain, à son attention pour les faibles, les déshérités » ; elle partage en outre avec Tchekhov, dans sa propre activité d'écrivaine, le « penchant pour les "formes courtes" » (p. 129-130). Chez Ivan Tourguéniev, Triolet pouvait également trouver une critique de la société et une représentation des existences marginales ou opprimées (par exemple, dans *Mémoires d'un chasseur*, de 1852). Le dernier classique russe qu'il convient de mentionner est le romantique Pouchkine ; Triolet cite souvent ses œuvres, en particulier le roman en vers *Eugène Onéguine*. Delranc Gaudric indique qu'elle lui emprunte « le thème de l'errance » (que Triolet attribue explicitement à Pouchkine) ainsi que « le parti-pris de la simplicité » ; et en 1949, elle parle des « vers

¹² Ibid., p. 86.

¹³ En ce qui concerne le réalisme socialiste, on pourrait établir un lien avec le congrès des écrivains socialistes à Kharkov en novembre 1930, auquel Aragon participa dans le cadre d'un voyage en Union soviétique entrepris avec Elsa Triolet (où ils rendirent d'abord visite à la sœur d'Elsa, Lili, à Moscou) ; comme on le sait, la déclaration d'engagement signée par Aragon à cette occasion entraîna la rupture avec les surréalistes à Paris. Pour une discussion plus détaillée de cette question, cf. Thomas Stauder, *Wege zum sozialen Engagement in der romanischen Lyrik des 20. Jahrhunderts (Aragon, Éluard – Hernández, Celaya – Pavese, Scotellaro)*, Frankfurt/M., Peter Lang, 2004 (surtout p. 52).



de Pouchkine, merveilleusement simples, naturels comme la respiration, spontanés comme le langage parlé » (p. 136-137).

Comme on le sait, pendant sa jeunesse à Moscou, Ella fut proche de plusieurs auteurs d'avant-garde – le plus important pour elle étant sans aucun doute Vladimir Maïakovski – mais aussi de théoriciens du formalisme comme Roman Jakobson ou Victor Chklovski. Ce dernier s'en inspira plus tard (1923) pour son roman *Zoo, Lettres qui ne parlent pas d'amour*, pour lequel il utilisa des lettres d'Elsa Triolet (qui ne lui rendait pas son amour) ; Delranc Gaudric signale que ce furent « ses premiers textes jamais publiés » (p. 38). Quant à Maïakovski, « elle prend également modèle sur [s]a façon de travailler [...] : constituer des réserves pour y puiser la matière de ses œuvres » (p. 151). Ces « avant-textes » qui en découlent sont par nature particulièrement importants pour l'approche de la génétique textuelle de Delranc Gaudric : elle les classe entre autres en « descriptions », « réflexions générales », « anecdotes autobiographiques », « des phrases et des expressions entendues », « des réflexions sur l'écriture » et « des fragments de récits » (p. 152-156). La structure des romans d'Elsa Triolet a aussi été influencée par les procédés d'avant-garde du montage – sur lequel entre autres le cinéaste Sergueï Eisenstein¹⁴ s'est penché en théorie et en pratique – et du collage : « Maïakovski, comme Apollinaire, utilisait le collage dans ses poèmes. Elsa Triolet < colle > des expressions, des annonces, des textes de pancartes dans ses premiers romans » (p. 172).

Enfin, notons que Marianne Delranc Gaudric contribue également à démythifier le grand amour entre Louis Aragon et Elsa Triolet, qui commença en 1928 avec leur rencontre légendaire à « La Coupole » – ce qui n'est pas une mince affaire quand on sait à quel point Aragon a idéalisé Elsa pendant de nombreuses années dans ses poèmes d'amour (les plus célèbres étant certainement les poèmes de *Les yeux d'Elsa*, écrits à l'époque de la Résistance)¹⁵. Triolet ne semble pas avoir remarqué tout de suite qu'Aragon serait « l'homme de sa vie¹⁶ » ; pour Aragon non plus, cela ne semble pas avoir été un « coup de foudre », car « lui-même a expliqué comment, pendant un temps, il avait hésité entre Elsa, Nancy Cunard et la danseuse Lena Amsel qu'il avait connue avant Elsa » (p. 87). Ce qui avait commencé comme une « rencontre [...] de deux écrivains » – au début, Triolet voyait en Aragon surtout l'auteur du *Paysan de Paris* qu'elle avait lu – se transforma finalement, après quelques mois, en « amour parfait et sans faille », car le 30 mai 1929, Triolet nota dans son journal : « Toujours à

¹⁴ « Cette qualité consistait en ce que deux fragments quelconques mis côte à côte s'unissent infailliblement dans une nouvelle représentation, surgie comme une nouvelle qualité de cette confrontation. » (S. M. Eisenstein, cité par Marianne Delranc Gaudric, p. 169)

¹⁵ Cf. à ce sujet : Thomas Stauder, « Elsa vue par Aragon, ou Du rôle (presque) traditionnel d'idole d'amour pour une femme émancipée », dans *Lire Elsa Triolet aujourd'hui : à l'écoute du radar poésie*, sous la direction de Marianne Delranc et Alain Trouvé, Reims, Éditions et Presses Universitaires de Reims, 2017, p. 101-133. Aussi disponible en ligne, à l'adresse suivante : <https://opus.bibliothek.uni-augsburg.de/opus4/frontdoor/index/index/docId/48175>

¹⁶ « De leur première rencontre, le 6 novembre 1928, à la Coupole, le journal de 1928-1929 ne parle pas. » (p. 84)



deux, toujours. Le bonheur. Avec ou sans argent, en bonne santé ou malade, le bonheur, toujours. Il m'aime, que vouloir de plus¹⁷ ? »

Notice biographique

Thomas Stauder, né à Munich en 1960, a obtenu son habilitation à diriger des recherches en philologie romane à l'université d'Erlangen-Nuremberg en 2002. Il a ensuite enseigné la littérature française, italienne et espagnole en tant que professeur invité dans diverses universités allemandes et autrichiennes (Vienne, Innsbruck, Mayence et Augsburg). Depuis 2014, il travaille en outre régulièrement comme traducteur littéraire de plusieurs langues.

¹⁷ Traduit du russe par Marianne Delranc Gaudric, p. 90.